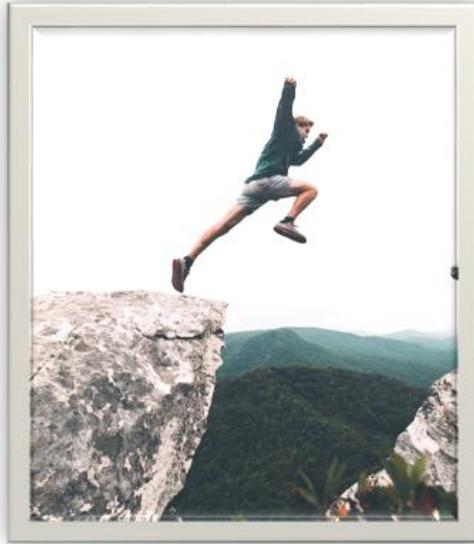


LE PARDON ET AUTRES SÉVICES



Premières et dernières pages
signées
ANDRÉA L.-T.

Avec la collaboration et la complicité de
Josiane Klassen
Nancy Gauthier
Patrick Desbiens
du collectif *Les Hasards Déconcertants*

XV^e course à relais — Été 2021
*Collectifs d'écriture de récits virtuels
de l'Outaouais (CERVO)*

Ça doit faire vingt minutes qu'il monologue en marchant le long de la Route rurale 2, et six anecdotes plus tard, je ne sais toujours pas de quoi il en est : une histoire de vendeurs d'assiettes fines contrefaites, un sceptre en bois, gravé à la main, prêté, et perdu ou volé, un grand-père jardinier surdoué qui savait planter des boutures de lilas sauvage... Ca s'en va où, tout ça ?

Je l'écoute en hochant du panama. Pas juste par politesse, mais par respect et par affection, aussi. C'est mon ami. Et avec sa voix de présentateur et son accent serbo-croate, l'écouter est un plaisir, même quand les propos sont lourds. On se reconnaît, nous, les carapaces au cœur tendre, les hypersensibles endurcis par la vie. On se reconnaît et on se comprend.

Ce vieux grognon, souvent mal habillé, toujours mal peigné, je lui dois ma vie. L'écouter monologuer, c'est peu payer pour un si grand service.

— Tout ça pour dire, chère amie, merci beaucoup pour le gâteau, il a l'air délicieux !

— Ça me fait plaisir, Josip. Comme je t'ai dit, ma mère oublie toujours mes allergies. Des fois je pense qu'elle fait exprès... Un gâteau d'anniversaire au beurre d'arachide ! C'est pas un cadeau, c'est une tentative de meurtre !

— On n'a pas tous l'étoffe d'un parent, me répond Josip. Mais on aime nos enfants comme on peut.

Un silence opportun tente de m'écarter de mes vieilles blessures. Jamais je ne croirai que ma mère m'a aimée comme elle peut. Le son du gravier mouillé sous nos pieds et le cri des crapauds cachés dans le fossé longeant la route est une trame sonore drôlement adéquate pour mes rancunes. Je sais que Josip aussi arpente de bas en haut l'ensemble de ses regrets.

— Comment avance le projet de potager ? dis-je après un moment. Les tomates mûrissent ou la vilaine marmotte les a bouffées ?

— Attends de voir où elle s'est installée. Un vrai condo de luxe sous le cabanon, avec une grande feuille de chou écossais pour auvent ! Le Comité a voté de ne pas la chasser en raisonnant qu'elle ne pourrait jamais tout manger... bande d'abrutis. Elle peut, et elle le fera !

Le lopin de Josip, qui se trouve au milieu du jardin communautaire, est surélevé et bordé de pierres de prairie grappillées au fil des étés. Une mesure de dissuasion contre la marmotte communautaire, semblerait-il.

— Ici j'ai de la menthe, mais il faut la contrôler pour ne pas qu'elle empiète sur les autres parcelles. Ici c'est l'ail, ici les tomates et le basilic. Deux variétés chacune ! Et ici, les pommes de terre que ma petite-fille viendra déterrer à la fin de la saison. Enfin je l'espère. Mon fils ne m'a pas répondu... Je les attendrai.

— Il habite loin ?

— Alen ? Non, pas tant, mais... enfin je ne vais pas t'ennuyer avec mes problèmes... Mes enfants ne veulent pas de moi.

Josip m'a souvent parlé de son enfance turbulente, de son père violent, de ses années passées à sillonner la mer indienne avant de se marier à une Sri Lankaise qui a fini par le divorcer après 35 ans. Mais il aborde rarement le sujet de ses enfants.

— C'est comme ça, quand on fait le vide autour de soi, me dit-il distraitemment.

— Et si tu allais le visiter, toi ? Lui apporter les pommes de terre et autres douceurs, s'il ne peut pas venir ?

— Mais ce n'est pas à moi d'aller le voir ! Et de toute manière comment j'irais à Belleville sans voiture ? Je suis une personne âgée, moi ! ET PUIS IL EST RICHE, LUI ! JE N'AI JAMAIS RIEN DEMANDÉ, MOI !

Je feins un intérêt pour les capitules de fleurs d'ail, à proximité. Des pompons mauves çà et là qui dansent allègrement dans la brise. Comment le potager peut-il festoyer devant toute cette commotion ?

— Je m'excuse, Lina, je ne peux pas tout te dire. Je ne veux pas tout te dire. Mais j'ai fini de donner de moi-même. Le peu qu'il me reste, je le garde pour moi.

On dirait qu'il a oublié qu'il m'a déjà tout dit, la nuit de ma surdose. Josip place instinctivement sa main sur son cœur, mais ce n'est pas son chagrin qu'il empoigne symboliquement en saisissant un bout de chemise. C'est le talisman comorien qu'il ne retire jamais. Une protection qu'il aurait reçue d'un sage au port

de Moroni, il y a tant de décennies, et qui est toujours là, sous une vieille chemise jaunie, tachée ou rapiécée. Je ne l'ai jamais vu, ce talisman, mais j'en reconnais toujours la présence par la vieille corde torsadée qui enlace le cou parcheminé de mon ami.

Deuxième partie – *Josiane Klassen*

Ma maison me rend heureuse dès que j'y entre. Un ancien garage retapé avec l'aide de Josip. C'est lui qui m'a incitée à sortir de l'ancre familial. À me bâtir un chez-moi. De toute façon, j'aurais tout quitté s'il n'avait pas été là. Je serais entrée dans l'inconnu d'où on ne revient pas.

À l'est, une large fenêtre sans rideau laisse entrer le soleil du matin. J'y ai placé ma table et l'ai recouverte d'une nappe de la couleur bleue du ciel. Parfois un vase cristallin accueille des marguerites, des pissenlits, des boutons d'or que ma voisine arrache de son jardin et jette au bord du chemin alors que leurs corolles épanouies ont encore soif de vivre.

« Ça n'te servira à rien de pleurnicher », disait ma mère lorsque, petite, je m'agrippais à son bras pour l'empêcher de piétiner les fleurs champêtres ou de bousculer le chat de la maison. Heureusement celui-ci savait l'éviter la plupart du temps. Moi, je n'avais pas cette chance. De temps en temps, elle m'attrapait par mes tresses et me donnait une raclée pour des raisons impossibles à comprendre. Mon père, lui, a fait pire.

Il a disparu lors de mes quatorze ans. Ma mère n'a rien dit, moi non plus. Elle n'a plus levé la main sur moi mais a fait le vide entre nous, comme si elle aussi disparaissait de ma vie. Elle riait et s'animait pourtant avec sa sœur qui la visitait de temps en temps. Tante Sophie était la seule à s'apercevoir de mon existence. La plupart du temps pour me critiquer. Mais elle m'apportait toujours du chocolat. Je ne savais que faire de l'émotion qui m'envahissait à ce moment-là.

Josip m'a rencontrée un soir de juillet. Je délirais sous l'effet de la drogue tout en enjambant la barrière sous laquelle coule la rivière des Rapides. Des larmes inondaient mon visage pendant que je chantais l'Hymne à l'amour d'Édith Piaf, la voix entrecoupée de sanglots. Josip m'a saisie par la taille et m'a transportée sous le couvert d'un saule bordant la rivière. Ses bras fermes me

retenaient tandis qu'il débitait des mots dans une langue que je ne connaissais pas mais qui m'apaisait. Quand l'effet de la drogue s'est dissipé, j'ai senti sa main dans la mienne. Une main dont la chaleur m'a rejointe jusqu'au cœur. Pour la première fois, je me suis sentie aimée. J'ai pleuré. Puis, il m'a parlé de lui, de sa vie difficile, de son enfance, de ses enfants. A-t-il parlé dans sa langue ou la mienne ? Je ne sais pas, mais je l'ai compris. Les barrières n'existent plus dans le partage de la souffrance.

Au matin, il m'a emmenée déjeuner en ville où personne ne nous connaît.

— Je ne voulais pas vraiment sauter, lui ai-je dit les yeux rivés sur mon bol de café au lait fumant.

Bien sûr, il ne m'a pas crue : il a simplement hoché la tête en me tapotant la main.

— Ça va, ça va, a-t-il répliqué en laissant sa main sur la mienne.

Nous nous sommes regardés et j'ai senti que nous venions de sceller un pacte, un pacte d'amitié où sous son regard, je me liais à la vie. Encore une fois, j'ai pleuré et ses yeux humides ne se sont pas détournés des miens.

Peu après le pacte d'amitié, mes émotions refoulées ont déferlé comme une mer en furie à l'assaut des digues érigées depuis l'enfance. La colère contre ma mère, contre mon père, a secoué mon corps, mon esprit. Je ne me possédais plus. C'est là que Josip m'a proposé de me bâtir un chez-moi. Avec chaque planche clouée, chaque fenêtre posée, le trop-plein de la colère s'est dissipé laissant tout au fond de moi un feu qui couve et qui parfois se rallume quand ma mère intervient dans ma vie. Car depuis que j'ai quitté sa maison, elle s'intéresse à moi. Elle se souvient de mon anniversaire, se souvient aussi qu'une mère et une fille se doivent de prendre des nouvelles l'une de l'autre. Elle a donc voulu venir chez moi. J'ai refusé. En contrepartie j'ai accepté de la rejoindre de temps en temps au café près de chez elle où elle passe ses après-midis.

« Ta tante Sophie est morte », m'a-t-elle dit dès la première rencontre mère-fille. « Je n'ai plus que toi », a-t-elle ajouté en me fixant de ses yeux noir intense où je n'ai jamais décelé de tendresse pour moi. J'en ai déduit qu'elle a maintenant besoin de quelqu'un pour l'écouter. Depuis quelque temps, elle a même

commencé à me parler de son enfance, ce à quoi je fais sourde oreille. Je ne veux pas que ma sensibilité me fasse oublier mon passé meurtri. C'est lors d'un de ces moments de confiance que j'ai vu Josip à travers la fenêtre du café. Vêtu d'une chemise blanche et les cheveux curieusement bien coiffés, il se tenait debout de l'autre côté de la rue en compagnie d'un homme d'une quarantaine d'années. L'homme habillé chic, cravate colorée et costume gris clair gesticulait en parlant tandis que Josip, lèvres pincées, écoutait en détournant les yeux. Puis, l'homme a ouvert la porte du passager d'une Volvo éclatante de propreté, sans doute pour inviter Josip à y entrer. Soudainement un autobus a bloqué ma vue. Quand celui-ci s'est remis en marche, l'automobile n'était plus là. Au loin, un homme disparaissait au coin de la rue. Était-ce Josip ? Je ne saurais dire.

Troisième partie — Nancy Gauthier

Les papillons dans mon estomac s'activent davantage chaque jour de plus passé sans nouvelles de Josip. Je me refuse toutefois à valider leur présence. J'ai rôdé autour du potager, au passage, sans plus. Je l'imagine se réconciliant avec son fils pour ensuite l'envier secrètement. Pourtant, désiré-je vraiment me réconcilier avec ma mère ? Encore, si j'étais assez brave pour confronter un de mes démons, je m'admettrais plutôt une certaine jalousie. Josip m'aurait-t-il abandonnée pour sa famille biologique et ainsi me reléguer à son espace souvenirs ? Me sentir trahie par Josip alors que je l'ai encouragé à renouer avec son fils... Je suis ironiquement confuse.

Au café, les contacts superficiels avec ma mère ne m'apportent ni réconfort ni présage d'amour maternel. Nous vivons dans deux mondes différents. Sur sa planète à elle, l'inconscient règne. Elle ne se rend pas compte que je nous sens comme deux aimants qui se repoussent. Elle ignore que mes blessures d'enfance espèrent toujours une guérison miraculeuse. Parce que je ne lui balance plus mes rancœurs à la figure, elle croit que je lui ai pardonné.

Sur ma planète à moi, c'est l'indécision qui règne. Le pardon, je le réserve pour un futur plus ou moins rapproché. Je n'ose initier le pas vers une réconciliation potentielle. Ou sans nécessairement aspirer à la réconciliation, ai-je

envie de connecter avec ma mère, même de façon éphémère ? Que fais-je ici au juste ? Est-ce par générosité ou veux-je régler des comptes ? Suis-je aux aguets d'une vulnérabilité de la part de ma mère, qui m'est jusque-là inconnue, afin de l'utiliser pour éteindre ma soif de vengeance ? Je tente toujours de faire la sourde oreille lorsque ma mère me parle de son enfance, et ma mère tente toujours de garder ses propos légers. Nous échouons toutes deux parfois, et je ressens une certaine compassion pour ce qu'elle a vécu dans son enfance. Je reprends vite mes esprits en constatant son manque flagrant d'empathie pour ce que j'ai moi-même vécu dans mon enfance. Cela m'irrite au plus haut point. Je constate néanmoins et contre toute attente que ma mère a fait mieux que ses parents. La barre était basse il faut dire. Elle me fait pitié.

Mais quelle est donc la différence entre l'enfance de ma mère et celle de Josip ? Entre leurs peines et leurs blessures ? Entre leurs conditions de vie présentes ? Je ne saurais le dire. Je ne saurais non plus expliquer mon lien d'intimité avec un seul de ces personnages.

L'absence prolongée de Josip, bien que quelque peu anxiogène, me force à réfléchir à mes propres besoins. Combien de temps vais-je me morfondre et ressasser mes peines ? Josip, je l'imagine à table, toute sa famille rigolant avec lui de tout et de rien, tout à fait consciente que le tableau ne cadre pas avec le personnage. Le bonheur attend mon premier pas à moi aussi.

Le vide provoqué par l'absence de mon meilleur ami m'ordonne de le combler. Je me serais naguère tournée vers une substance illicite. Mais révolu est le temps de ces cochonneries. Comment alors trouver mon équilibre, mon harmonie ? Comment donner un sens à ma vie ? Comment amener mon futur imaginé dans mon présent réel ? Tant de questions sans réponses. Pour le moment du moins. Seul l'espoir ne m'a jamais abandonnée. Après une vie à chercher, à tourner en rond, je veux trouver.

Je me retrouve dans un groupe d'entraide, avec les boîtes de beignes et le café. Quel cliché. Moi, dans un tel groupe ? Qui d'autre participe ? Deux genres. Le premier, ceux qui se sentent à l'aise et le second, ceux qui comme moi jouent

le rôle d'un imposteur de par leur simple présence ici. Et cet homme, je l'ai déjà vu, et récemment. Mais qui est-il ? Je ne le connais pas, mais je l'ai déjà vu. Mais où ? Ah oui, au café, par la fenêtre. L'homme de la Volvo qui discutait avec Josip.

Quatrième partie — *Patrick Desbiens*

Je ne crois pas au hasard ! Attends... Cette lettre d'invitation au groupe d'entraide était bien signée de Josip. Il a dû la glisser sous la porte aujourd'hui, parce que je suis sûre qu'elle n'y était pas ce matin. Pourquoi tant de mystère ? Il aurait pu prendre le temps de me dire bonjour ! Que je suis bête ! Il se sera dit qu'à coup sûr je l'aurais bombardé de questions pour trouver une raison de refuser l'invitation. Il voulait à tout prix que je me présente. Ça expliquerait pourquoi il s'est éclipsé quelques jours. Il savait qu'étant rongée par l'inquiétude, j'investirais mes espoirs de le retrouver dans ce rendez-vous énigmatique !

Ah ! Il y a du mouvement sur le podium. Une vieille dame prend place devant nous. Elle est toute chétive, attriquée de fringues des années 1970, lunettes rondes, sandales plates et patchouli. Elle s'éclaircit la gorge et nous interpelle avec un sourire béat :

— Bienvenue à tous et à toutes. Je suis Marie-Soleil, mais vous pouvez m'appeler Soleil. Merci d'être venus. Vous avez accompli le premier pas vers la guérison.

Je cherche des yeux la sortie la plus proche pendant qu'autour de moi des voix s'élèvent.

« Je ne suis pas malade ! » « Pourquoi sommes-nous ici ? » « Vous êtes une guérisseuse ? » « Et ça coûte combien, votre magie noire, Baba Yaga ? »

Mais l'ange d'outre-tombe ne désarme pas. Elle donne trois coups de canne sur le vieux plancher de bois.

— Allons, allons. Vous avez été réunis parce que vous avez tous fait une rencontre qui a sauvé votre vie. Et votre bienfaiteur ou bienfaitrice a choisi de disparaître avant de vous indiquer la voie. Vous voilà donc !

Comment peut-elle savoir tout ça ? Il règne maintenant un silence religieux.

D'un geste lent, elle tire vers elle une tasse de tisane, en prend une gorgée, adresse un large sourire au plafond ou à ce qui se trouve au-delà, redescend parmi nous, et poursuit sentencieusement.

— Chacun d'entre vous a un lien bien particulier avec un autre participant. Soyez attentifs ! Trouvez votre miroir spirituel ! Vous vous amènerez l'un l'autre, malgré vous, sur la voie du pardon, si vous acceptez enfin d'entendre la voix et de voir la lumière. Bienvenue aux Pardons Anonymes !

Mais qu'est-ce c'est que cette messe noire ! Et mère Marie-Soleil de reprendre.

— Lequel d'entre vous est Bogdan ?

— C'est moi, répond un homme d'une voix terrifiée.

C'est lui ! L'homme qui était avec Josip !

— Alors Bogdan, pourquoi étais-tu désespéré au point de vouloir mourir ?

— Ma sœur, ma sœur Ljubica s'est enlevé la vie. Mon père s'est effondré de culpabilité et m'a abandonné comme un lâche au moment où j'avais besoin de lui plus que jamais. Le salaud ! Je voulais mourir ! Je ne pourrai jamais le lui pardonner !

— Allons Bogdan, ressaisis-toi ! Raconte-nous ce qui s'est passé ensuite.

— Je me saoulais tous les soirs au bistrot, et je voulais en finir. Ce soir-là, j'étais bien décidé. Alors j'avais écrit une lettre, enfin, mes adieux sur le napperon. Et comme je sortais, il y avait cette dame, qui était souvent au comptoir à m'observer, elle en avait profité pour lire le napperon, j'en suis sûr, et c'est pour ça qu'elle m'a suivi. Elle ne pouvait pas m'empêcher de sauter dans le vide... je veux dire, elle ne faisait pas le poids, mais voilà, elle s'est mise à me parler de son mari disparu et de sa fille qu'elle n'avait pas su aimer. Elle m'a demandé si j'avais des enfants, elle m'a enlacé, elle m'a dit qu'elle serait là pour m'écouter, toute la nuit, que je reverrais le soleil et qu'alors je serais apaisé. »

Et il conclut en sanglots : « Je l'ai crue. Elle m'a sauvé ! »

— C'est bien, Bogdan, très bien. Et comment s'appelle ton père ?

— Josip.

— Et cette dame, elle t'a dit le nom de sa fille ?

— Lina.

Alors là, je suis soufflée. Je n'intègre pas. Moi qui croyais que Josip m'avait tout dit ! Et ma mère, je la connais par cœur, je l'ai totalement circonscrite, classée et archivée, et voilà que... Bon dieu, tout ce que je n'ai pas vu. Et comment ont-ils pu savoir, pour Bogdan et moi, enfin, comment s'est-on retrouvés ici en même temps ?

Des coups de canne me sortent de mes rêveries ; c'est la créature céleste qui s'impatiente. Ses pupilles grises paraissent énormes à travers ses immenses lentilles rondes. Comme deux grosses lunes qui sont en train de sortir un peu plus de leurs orbites à chaque coup de canne : « Où – est – Li – na ? »

— C'est moi !

Dernière partie – *Andréa L.-T.*

— OÙùù... eeeEST... LiiiiNaaaAA...

La question déverse de sa bouche au ralenti, distordue.

— *Qui... est Lina... Pourquoi est Lina ?*

Deux lunes grises dansent sur le rythme irrégulier d'une canne qui s'acharne sur moi. Des coups de soleil, de Marie-Soleil. Le sol s'effondre, je perds tout appui. Tout autour, des mouches bourdonnent. Et cette reine qui me guette avec appétit.

Un étranger. Un imposteur. Tout mon être veut hurler contre cette déception ! *Non, pas Bogdan !* Je suis ligotée. La mère-soleil m'aveugle, m'étouffe. Je suis impuissante, condamnée. *Pourquoi tu fais ça, maman ?*

Un arôme de bergamote. Le tintement familier de vaisselles. Une fenêtre entrebâillée. Une voix chaleureuse, familière...

— Tu es encore trop faible, Lina. Repose-toi.

Mon cou endolori m'empêche de tourner la tête. Mon visiteur entre dans mon champ de vision et s'assoie près de la table à la nappe bleu ciel, son talisman enfoui dans la main, la corde torsadée entre les doigts tel un chapelet.

— Pourquoi... es-tu... parti ? Sans dire... au revoir ?

— Garde tes forces, petite, je reste avec toi.

Une brise espiègle fait frissonner les pétales pâlis de rudbeckias dans le vase. Elle porte jusqu'à moi une splendeur aromatique : le musc terreux du jardin, le parfum végétal de tomates fraîchement cueillies, les effluves d'essence d'une tondeuse ronflante à proximité mélangés au bouquet sucré d'une pelouse taillée. Je respire.

Josip se faufile par la porte arrière un panier de pommes de terre sous le bras.

— Ta petite-fille est venue te voir ?

Je devine à sa réaction que j'ai raison, mais surtout qu'il est soulagé de me retrouver. Il se presse à mes côtés, tout sourire.

— Bienvenue au monde des vivants, Lina. Tu m'as effrayé, tu sais ?

Le monde des vivants... Des souvenirs confus remontent à la surface, un chaos d'images fuyantes. J'avais presque oublié...

— Pourquoi t'es parti, Josip ? Pourquoi tu m'as laissée toute seule ?

— Parti ? Lina... c'est ça la raison de ta rechute ?

— Comment as-tu pu me laisser dans les griffes de Bogdan !

— Bogdan ? Mais de quoi parles-tu ?

— TON FILS ! LE MONSTRE !

— JE NE CONNAIS PERSONNE DE CE NOM !

— MENTEUR ! Si j'avais su que Bogdan était ton fils... Et c'était quoi l'idée de me pousser vers *elle* ? Parce que tu voulais me larguer, c'est ça ? ESPÈCE DE LÂCHE !

Josip subit mon abus main sur le cœur. C'est seulement quand je constate son visage ruisselant de larmes que j'hésite. Je m'attendais à un adversaire redoutable pour me défouler. Une bonne foire d'empoigne. Je me retrouve plutôt dans un match de boxe contre un silence compatissant.

— Je n'ai qu'un seul fils, Alen. Je ne t'ai jamais menti. Mais pour ce qui est d'être lâche, tu n'as pas tort. Je t'ai encouragée à renouer avec ta mère, c'est vrai. Et comme ça semblait bien aller...

— Tu m’as abandonnée.

— Non ! Je t’ai fait de la place, c’est tout ! Je ne pensais pas que... c’est donc par ma faute que tu as succombé à tes vieux démons.

Mes vieux démons... Josip met la bouilloire sur le rond et moi, je commence à comprendre: Ma mère. L’argument. Mon moment de faiblesse. Une spirale descendante. La perte de toute notion de temps, d’espace, du réel...

Quand Josip me rejoint avec deux tasses fumantes, je lui montre la notice nécrologique repêchée sur Internet.

— C’était lui, Bogdan. Des fois j’oublie...

— Tu n’as pas eu la vie facile.

— Toi non plus.

On déguste notre thé en silence en regardant les voisins d’en face débroussailler leurs plates-bandes.

— Comment on fait, Josip ? Comment on pardonne à quelqu’un qui ne l’a jamais demandé ?

— Ah, curieuse ironie ! C’est la question que j’avais posée au sage de Grande Comore. Quand je t’ai retrouvée, l’autre jour, délirant sur la route, je me suis rappelé cette nuit d’épouvante où j’avais décidé d’en finir avec ce monde. Saoul mort, fauché, paumé. Je me suis retrouvé par hasard sur le bord d’une falaise côtière où campait ce sage dont je t’ai déjà parlé. Il m’a nourri le corps et l’esprit. J’ai compris, cette nuit-là, l’étendue de mon pouvoir. Il n’y avait plus personne pour me torturer, mais je continuais à subir une violence par ma propre main. Ça te semble familier ?

Josip prend mes mains dans les siennes, un geste d’amitié que j’ai toujours apprécié de lui, mais cette fois il y glisse un objet tiédi par ses paumes.

— Le lendemain, le sage n’était plus là. Tout ce qu’il me reste de cette rencontre fortuite, c’est un talisman que j’ai porté toute ma vie en guise de rappel et de guide. Et maintenant, il est à toi.

J’ouvre la main avec émerveillement. Une rondelle de manguier joliment travaillée, patinée par l’usure. Et à l’endos, une sagesse éternelle ciselée avec délicatesse : « Je me pardonne ».